

Yaël Pachet

Aussi les petites choses

Auch kleine Dinge...
Hugo Wolf
(*Italienisches Liederbuch*)

[1]

C'est facile de basculer dans le langage et d'oublier ce que le son pur peut nous apporter. Dans le silence qui suit la lecture interrompue d'un livre, l'avion et l'oiseau, timidement, s'épanchent. Le temps pour eux n'est qu'espace. Je me confie sournoisement à ma chaise, craignant de tomber dans des complications si jamais je cédaï à... l'appel du travail.

Il faut construire une structure un début et une fin pour le plaisir du remplissage et de l'embellissement qui s'en suit. Mon histoire refuse de naître pour des raisons que je continue d'ignorer. Pourtant l'essai répété devrait porter ses fruits : la légèreté ou le poids du vent qui pèse sur la terre, voilà ce qui me distrait des noms et des actions et de la logique. Une rencontre peut-être détournerait mon regard de cette fenêtre monotone, mais pour cela il faudrait d'abord accomplir de grandes choses. J'attends toujours les ordres venus d'en haut. Je sais bien que je réfléchis sinon à quoi correspondraient ces élans et ces retombées de l'esprit ? Je regrette le romanesque, seul genre compatible avec la vie, seul genre dont la lecture vous revigore. La vie le nourrit et il stimule la vie en retour. Alors que ces fadaïses-ci, décomposées, ne font qu'alanguir un peu plus ce gris, et cette brise trop froide et ce faux silence. Lorsque collée à ma poitrine le sentiment d'identité m'opresse je regrette à moitié les instants d'oubli où croyant être moi je suis en réalité l'arbre ou l'oiseau.

[2]

Fuir ? Acculée en moi-même, je contemple ces ailes de plastique et j'effrite mes murs.

Le secret pour voler : prendre son élan vers soi-même, prendre l'élan désespéré de la foi, métamorphoser le plastique en or pur, respirer l'éternité et la mortalité en un seul souffle.

Ici toute défense m'abandonne et je me retrouve, bête, honteuse de consacrer tant à l'attente de la grâce. La pureté est égarée depuis des siècles et la musique s'éloigne, écho d'animal. Ni rancune ni colère : à quoi sert de ressentir si c'est pour sonner faux ? Comme toujours je suis obligée de contempler, impuissante, mon dégoût et ma fatigue. Je ne suis pas assez bête pour croire. D'un sourire je rassure la foule.

Secrètement, si secrètement que je l'ignore moi-même, je me penche vers le sol et compte mes pas dans la terre. Je retrouverai ainsi le chemin perdu et sans en avoir l'air me dirigerai vers la beauté pure, alors que tout indiquerait au contraire une tendance à la laideur commune.

[3]

Dès que mes yeux se ferment le jardin s'empresse de déplacer l'heure et il n'y a pas de mal à se mouvoir ainsi (je veux dire que la nature n'est pas cruelle). La nature respire le temps sans haine ni amour, il n'est pas question de sentiments, ici.

Et pourtant comment réfléchir au temps sans ressentir au-dessous du langage une émotion sentimentale liée au pur moment. Avec soi-même et cette lâcheté qui détache les morceaux. Là encore (ce n'est pas la première fois), je fais une erreur en attribuant le pouvoir d'agir à un sentiment. Le pouvoir de toute façon n'existe pas (une vague idée tout au plus qu'on confondrait parfois avec une personne).

Dans mes yeux se creuse le temps et se précipite l'espace. Je me sens mal à l'aise de toutes ces immensités.

Le jardin a bien voulu prendre ma place, quelques heures, cette après-midi. Mais maintenant me voilà de retour, bien obligée de voir ce qu'il y a d'enterré sous le nom et les mots, et de serrer mes genoux pour ne pas aller trop vite. Peut-être cette solitude n'est qu'une illusion mais ce rêve gris me satisfait : parce que j'y trouve l'étrangeté qui me ressemble.

[4]

Je suis l'arbre et la réponse. Des secrets que la pluie vient laver. La pluie est quasi invisible mais rend l'atmosphère plus subtile, le papier de ma vision plus élégant. Et l'or des feuilles me rassure. Richesse, trésor. Tout est à moi. Moi seule qui suis si heureuse.

Je touche avec ma main le bois du muret là-bas qui fuit et disparaît entre deux maisons. Il ne m'emmène pas avec lui mais gentiment se laisse toucher. J'aime la vitre là-bas aussi, offerte à la pluie comme à l'amour et qui jouit de mon regard.

Les feuilles sont reines aujourd'hui et leur spectacle, leur dernier cri, est magnifique. Je crie avec elles et ce tintamarre est joyeux. Le vent suit un rythme mystérieux, si profond qu'il est impossible de le saisir, mais bouleversant aussi. Et puis le jardin se tait, bavard entre soi-même, confus un peu ; les voitures profitent de cette pause pour passer. Je freine difficilement, en arrivant à la station du bus, des hommes et des femmes se chargent en moi et je repars, et je les conduis, les soutenant, assise sur mes roues.

Ce n'est pas un rêve puisque je le sens sur mon nez, ce vent. Et l'oiseau chante bien sa petite phrase faite de petits grincements. Puis se tait et son silence c'est moi.

[5]

Si le temps existe alors le remède croit en son pouvoir et a le droit de prendre du repos. Il ne faut pas dormir car il ne faut pas vivre. Ivre de jour, la nuit m'embarrasse de sa lourdeur et de son sérieux. Je crois en ma position, en la pliure de mes genoux, en mes genoux, en la pliure. La direction que prennent mes jambes est très impressionnante car le sens n'est pas précisé. La concentration deviendra terre et l'on pourra marcher dessus. Pourquoi ces heures-là de noir étouffé sans brillance : pourquoi voir ce qui devrait passer, « intouchable ». Pourquoi garder la main dans la main et l'épaule dans l'épaule pour être doublement soi et doublement victime de ces croyances qui descendent vers la terre ?

[6]

Avant tout acte, un texte préparatoire. Utile, qu'à moi.

Il n'y a que les choses qui n'existent pas qui m'intéressent.

Et ce presque-trait noir.

Petites notes de temps en temps. Complètement oublié la mélodie. Aucune importance.

Le chat gigote dans sa cage de paille, la chaise aussi du coup. Un esprit incohérent dit-il, qui dort, il.

La Bible posée sur un coffre de paille à côté, qui ne bouge pas elle non plus (comme il). Dort de ses mille passions, moi essayante permanente de récréations ou récréations. La passion était tout à l'heure (hier) ce vent, ma joue, à vélo sur une route, un peu montante mais l'effort des genoux rythme ma pensée, mon souvenir se pense lui-même, et je te crée, te recrée, avec quel génie, tu es le vent qui parle incessamment, rythme ou vent, ou bien odeur, et tout à coup je me retrouve devant, de derrière – l'autre vélo a ralenti, et me voilà devant, sensation disparue comme au réveil, une autre régularité le recréera ce rêve. Ou bien il faudra attendre une autre occasion, suivre l'autre un peu en arrière comme toujours, éternelle en-retard, ça saute comme une chèvre le chaton. Tu vis, tu vis dans mon cher demi-sommeil (tout un travail). Le chat attaque le sac, écroulé par terre, patient.

[7]

Les mots à distance de ma bouche qui dort sur un livre. Et seulement le chien qui respire et me connaît. J'ai oublié le mot qui soulage. Dans le livre l'oubli fait son œuvre mais il faut manger aussi et se souvenir de soi. Le chien regarde fixement devant lui et moi je baisse les yeux dans l'obscurité. Étalage sans beauté de mes jambes et du chien aussi sur le lit qui ne sert pas. Je m'efface et laisse le sommeil dicter sa loi et régenter mon âme. Silence, silence de l'animal. Celui-ci court pour moi, dévale la pente, et court, et s'agite pour moi. L'attente qui le fait vivre est peut-être la mienne, je ne sais plus. Je me lève, je m'assois, et je me montre à la chambre muette. Tout est vide ce soir ; les objets se serrent jusqu'à s'étouffer eux-mêmes. Derrière la porte le chien gratte, pressé d'arriver à moi, pressé de recevoir un ordre qui le calmera ; peu de mots suffisent. Le langage m'étouffe. Son silence me suffit et son souffle est ma réponse. Il parle pour moi le chien.

Un hurlement peut-être au loin dans ma tête, mais ce n'est qu'une hypothèse. Pas d'enfant c'est ce que j'écris ; rien que la mélancolie de ma chambre pour oublier la mienne. La télévision est triste sans savoir pourquoi. Tout est trop près de moi pour que je puisse parler. Je me perds dans un nuage de sons sans couleurs. Dans mon cou un mot reste accroché et se cramponne désespérément. La vie aussi s'accroche presque sale de sueur. Le rêve si propre du soulagement ne peut pas rentrer dans cette chambre trop pleine d'objets haineux. Les placards écrasent mon destin, le réduisent en bouillie et me terrassent. Couchée comme le chien, vaincue car il le faut. L'échec rangé dans chacune des boîtes qui couvrent le mur.

[8]

Alors on chante. Juste cette pièce. Les autres écoutent en dormant. Ce chant qui est le mien. Ce chant qui est le tien. Ce chant de nous deux. Qui me donne tant d'espoir. Un chant fait de strophes. Un chant si beau qu'on ne l'entend pas. Pendant ce temps-là je parle. Chant de joie. Puisque chant. Il est si fort qu'il se chante lui-même. Personne ne l'écoute parce qu'il est éteint. Chant de ton regard. Mélodie de ton cou. L'écoutant je pense un peu à autre chose. C'est toi qui chantes. Quel repos pour moi si fatiguée. Mes forces diminuent je le sais bien. Je fais très attention à tes nuances à tes changements de tonalités, aux couleurs noires et blanches qui me dessinent. Ce chant embaume. Il est comme un linceul. Ce chant passe d'une joue à l'autre. Il est partageable. Il entre et sort de moi comme si moi je n'existais pas, simple creux. Chant si familier chant si énigmatique. Ce soir je chante pour moi me dresse, me redresse encore, me redresse à nouveau. Et mon rire grimpe vers le ciel. Chant endormi chant efficace. Derrière ton dos. Mais tu le touches du bout de ta peau, puisque c'est ainsi que tu écoutes. Tout est si simple. Le chant ramifie. Il continue encore un peu bien que la pièce soit vide. Je l'écoute mieux dans le silence. Ô que je l'écoute bien. Si bien que cela vaudrait un baiser si les récompenses avaient été inventées. Chante, chant, chante. Le plus lentement possible ou bien reprend au début sans marquer de pause car j'ai peur de tes silences. J'y hurle trop. Chante. Je chante.